

terie, meubles et bijoux dont ils ont été obligés de se défaire à vil prix pour subsister, et par le papier payable par la France.

Que l'on consulte à ce sujet les Négociants qui sont venus de Londres et qu'on leur demande si les productions qu'ils ont trouvées dans la Colonie auroient généralement pu suffire aux retours qu'ils ont eus à faire en Europe depuis 1759 jusqu'à présent.

Et en qui ils consistent aujourd'hui? quel sera leur réponse? des regrets, ils le font entendre, l'argent que les armées avoient semé ici s'est éclipé, celui que les nouveaux sujets avoient en France est dissipé, leur argenterie est au creulet, et leur papier s'est en allé en fumée, tous ces objets sont à Londres.

Quelles sont donc les ressources qui restent à cette pauvre colonie? c'est ce qu'il faut éclaircir.

L'espèce de pelleteries ne s'y altere-t-elle pas? les voisins qui l'environnent de toutes parts ne les partagent-ils pas avec elle? Le ginsing qui y formoit une branche de Commerce n'est-il pas anéanti? c'est ce que l'on ne sent que trop, cependant quelques soient ces trilles moyens annuels, voyons quel est leur produit pour faire face aux 4 millions qu'elle dépense en marchandises étrangères. premièrement tout l'argent qui est introduit dans la Colonie n'y vient que par la voye des troupes, et ne forme annuellement que 700000 l. environ.

Secondement—les productions si l'on veut les comparer avec celles des années précédentes, à compter depuis 1749 jusqu'à 55, l'on y verra d'abord une diminution étrange par les raisons ci-devant énoncées. Cependant comme il faut se promettre que ce vuide réel pourroit être en quelque façon remplacé par les denrées de la Colonie qui s'exportent aujourd'hui et qui ne s'exportoient pas ci-devant par le prix des pelleteries portée à présent plus haut qu'il ne l'étoit dans ce temps, et bien plus encore pour ne paroître veulir rien soustraire des facultés dont elle pourroit être capable, il faut les supposer au même teau des années précédentes, c'est-à-dire à 1500000 l. suivant la moyenne évaluation des 7 années consécutives.

Que l'on ne se prévale pourtant pas du haut prix que valent aujourd'hui les pelleteries, les troubles des sauvages les rendent rares, et la rareté fait le prix des choses. L'on sait que lorsqu'elles sont communes à Londres, elles n'y ont qu'une très modique valeur. Voilà donc les deux uniques moyens dont la colonie est aujourd'hui susceptible, 700 mille livres que les troupes nous fournissent, et 1500 mille livres de production, le tout au plus haut; sur quoi il faut bien supposer que la Province ne se diminuera pas entièrement d'espèce, il faut de nécessité que les habitants des villes puissent acheter des vivres de ceux de la Campagne, et que ceux-ci trouvent chez ces premiers l'entretien qu'ils ne peuvent se procurer; néanmoins, comme il s'agit ici de prouver que quand même la colonie se dépouillerait (pour ainsi dire) chaque année de toutes ses ressources, elle ne parviendrait pas à payer à ses créanciers ce qu'elle ne peut que leur devoir; estimons qu'il ne reste dans toute l'étendue

de la dite Province que 200 mille livres pour suffire aux besoins des uns et des autres, le surplus qui est 500 mille livres servira à former des retours, lesquelles étant ajoutées aux 1500 mille livres qui composent le produit des exportations générales, on aura deux millions dont il faudra se contenter pour en payer quatre, faute d'autres ressources.

Il n'est pas possible d'en découvrir de nouvelles dans les facultés présentes et malgré que l'on en ait, il faut convenir que sa conservation dépend d'un secours étranger qui lui est d'autant plus nécessaire, qu'elle ne peut que succomber sans lui, eh! de qui peut-on attendre ce secours si ce n'est de l'ancienne Angleterre, qui en est aujourd'hui la protectrice.

Mais dira-t-on : les autres Colonies de l'Amérique septentrionale n'ont pas eu besoin du secours que demande la Province de Québec, d'un autre côté, toutes colonies qui ne peut se soutenir par elle-même, est à charge à l'état dont elle dépend : cela est vrai : ces deux objections sont incontestables. Cependant si l'on vient à bout de les détruire, et de prouver évidemment qu'elles ne doivent point avoir lieu dans le cas présent pour rien faire conclure cette Province; il faudra de nécessité convenir que quoi qu'elle ne puisse point le mériter, il est possible qu'elle ne préjudicie point à sa bienfaitrice, et qu'au moyen de quoi elle ne pourra se dispenser de lui prêter son appui, jusqu'à ce qu'elle puisse user de retour à son égard.

Effectivement, les autres Colonies de ce Continent septentrional n'ont pas eu besoin du secours que demande cette Province, mais si l'on veut observer la différence qu'il y a entre sa situation et celle de ses voisins, l'on ne pourra s'empêcher de remarquer que depuis la nouvelle Angleterre jusqu'à la Floride; la douceur du Climat et la nombreuse population, procurent à leurs habitants des moyens d'exportation pour les articles du vent, soit le vent et l'Europe, dont cette Province est encore incapable. Les farines, les chanvres, le Goldron et principalement les saisons qu'ils font d'une quantité considérable de bestiaux, qui ne leur coûtent rien d'entretien sont des objets importants, dont ils tirent des ressources pour lesquelles la rigueur de nos saisons dans le nord est le défaut de population dans le sud pour nous des obstacles invincibles. C'est aussi ce défaut de population qui, rendant ici la main d'œuvre extrêmement chère nous met hors d'état d'user des ressources que nous pourrions tirer de la pêche; il faut nécessairement que notre province encore un peu trop au Nord, se contente d'un petit nombre de bestiaux faute de pacage pour les nourrir dans des étables pendant 7 mois d'hiver. Combien de difficultés n'a-t-on pas à surmonter lorsqu'il faut que chaque habitant en rassemble chez lui une quantité suffisante pour pouvoir entretenir pendant si longtemps un nombre qui n'est que convenable à leurs besoins et à leurs travaux? il est vrai que le climat de la province diffère d'un endroit à l'autre, cependant quelque sensible que soit cette différence elle ne l'est pas assez pour lui procurer aujourd'hui de quoi se suffire : elle est encore dans son enfance, et cela vient peut-être de la mauvaise politique des Français avant sa reddition, qui n'ont jamais voulu y admettre la tolérance, et dont la principale crainte étoit pourtant de dépeupler leur Royaume. Les Colonies voisines ne se sont jamais senties de ce défaut.